Document generated on 08/21/2024 9:54 p.m.

Recherches sociographiques

Andrée FERRETTI, *La vie partisane*

Diane Lamoureux

Volume 34, Number 3, 1993

Montréal Laboratoire d'urbanité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056821ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056821ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lamoureux, D. (1993). Review of [Andrée FERRETTI, *La vie partisane*]. *Recherches sociographiques*, *34*(3), 559–561. https://doi.org/10.7202/056821ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

de Piaget et dont les recherches ont contribué à éclairer le développement intellectuel de l'enfant. Les sciences physiques ont également leurs représentants: les chimistes Joseph Risi et Camille Sandorfy, et le physicien Paul Lorrain. Trop souvent oubliées dans de tels palmarès, les sciences appliquées sont également à l'honneur: on lira avec intérêt les portraits de Lionel Boulet, fondateur de l'Institut de recherche en électricité de l'Hydro-Québec, et de William-Henry Gauvin, créateur du Centre de recherche Noranda et un pionnier de la recherche industrielle au Canada. Enfin, Danielle Ouellet nous trace un portrait bien sympathique de Fernand Seguin.

Cette collection de portraits, superbement illustrée (la photographe Ève-Lucie Bourque qui signe la recherche iconographique et plusieurs photographies contemporaines mérite des éloges), se lit avec plaisir: dans une prose concise et directe, l'auteure retrace pour chacun de ses sujets l'éveil de la vocation scientifique et les années de formation, puis résume sa contribution à l'avancement des sciences. Enfin, chaque fois que l'occasion s'y prête, la journaliste laisse la parole au savant lui-même qui, en quelques mots, livre l'essentiel de sa philosophie de la science ou de la vie.

Quelques erreurs mineures — William Osler n'a jamais obtenu le prix Nobel (p. 26); le passage sur l'origine bactérienne de la tuberculose manque de clarté (p. 51) — n'empêchent pas l'ouvrage d'atteindre son but, c'est-à-dire de faire connaître et aimer la science et les savants.

Raymond DUCHESNE

Télé-université.

Andrée FERRETTI, *La vie partisane* , Montréal, L'Hexagone, 1990, 94 p.

Le titre de l'ouvrage est un peu déroutant et fait plus référence au personnage d'Andrée Ferretti qu'au contenu du livre lui-même. Cet ensemble de neuf récits se termine d'ailleurs sur une certaine remise en cause du titre. Il est certes question du « grand vent de liberté qui soulève maintenant le pays » (p. 94) mais cette allusion est tempérée dans le paragraphe précédent par l'affirmation suivante: « [s]avoir qu'il n'y a pas d'absolu, mais continuer à lutter sous le déferlement d'un désir immense et indomptable de perfection et rester tolérante » (*loc.cit.*). Il n'est peut-être pas très approprié d'analyser un ouvrage de fiction avec les outils habituels de l'histoire des idées, mais la personne de l'auteure palpite tant sous chacune des femmes qu'elle met en scène dans ces récits que ce n'est pas complètement incongru.

Ce qui peut nous servir de fil conducteur à travers ces neuf mises en scène d'héroïnes, c'est la passion. Celle-ci s'exprime essentiellement sous deux facettes, la sensualité et la volonté d'intégrité qui fonde une quête de liberté. Le ton est d'ailleurs donné dans l'*ante scriptum* où l'auteure utilise un « je » qui sera présent partout dans le livre sauf en ce qui concerne les deux derniers textes. Cette fidélité à soi et aux autres, cette capacité d'habiter ses rêves, trouveront écho dans l'ensemble des textes qui suivront.

La première partie, intitulée «Mesures de guerre» est composée de trois textes dont l'héroïne est indépendantiste avec les modulations qu'impose le contexte. Le premier récit est situé en 1810 et nous fait part du déchirement d'une femme écartelée entre le désir amoureux pour Alexander, plus Américain qu'Anglais d'ailleurs et probablement loyaliste, et la cause de l'identité nationale. C'est d'ailleurs le texte le plus lourdement didactique de l'ouvrage, où la révélation de l'antagonisme entre le désir et les convictions prend des formes de «confessions» à la AUGUSTIN ou à la ROUSSEAU. «[J]'en prenais une conscience aussi nette que fulgurante, les circonstances de nos naissances et de nos appartenances font que ses forces sont contraires aux miennes» (p. 23). Abandonnant donc tout désir de mariage avec Alexander, Aurore-Mélanie Panet n'aura de cesse de s'engager politiquement auprès du Parti canadien, alors en lutte avec le gouverneur sur la question du gouvernement responsable. Utilisant sans scrupule ses droits politiques (puisqu'elle est veuve et propriétaire d'une seigneurie), elle fait de la lutte contre «la dépossession de notre identité [...] [s]a première liberté, le soutien de toutes les autres» (p. 27), le pivot de son existence, n'hésitant pas à critiquer publiquement le clergé, compromis avec les autorités coloniales, et la pusillanimité de certains dirigeants politiques comme Louis-Joseph Papineau. Libre à nous de transposer la leçon dans une époque plus récente.

Le deuxième récit se présente sous la forme d'une lettre adressée par Catherine au juge qui s'apprête à la condamner à la suite de l'émasculation du fils d'un milicien ayant combattu contre les patriotes à Saint-Charles-sur-Richelieu en 1837, lettre qui explique les mobiles de son acte alors qu'elle est restée muette durant tout le procès. Cette Catherine raconte d'abord les circonstances de son viol par le milicien, viol qui a distillé sa haine des Anglais mais qui l'a surtout éloignée d'elle-même en lui faisant perdre son intégrité. «Cette violence innommable dont j'ai été l'objet m'a implacablement assujettie à l'emprise de la violence. Depuis elle me façonne et me perd, m'éloignant de moi-même» (p. 41). De là son désir de vengeance qu'elle finira par assouvir d'une part en émasculant le fils unique du milicien, d'autre part en dérobant au juge, auquel elle ne consent pas l'impartialité nécessaire à sa fonction puisqu'il a été l'auteur de textes de propagande haineuse contre les patriotes, sa fille adoptive qui n'est nulle autre que l'enfant dont elle a accouché à la suite du viol, la dérobade prenant la forme d'une entrée chez les sœurs enseignantes comme professeure de français qui apprendra aux fillettes «leur langue et, bien au-delà, l'amour de cette langue, leur inculquant la fierté de leur identité» (p. 46).

Le troisième récit se rapporte à la loi des mesures de guerre d'octobre 1970 et on peut présumer qu'il s'inspire directement de l'expérience de l'auteure. C'est un des très beaux textes de cette collection, d'où le didactisme des récits précédents est totalement absent. Le récit est dépouillé, sans héroïsation romantique. Il nous montre des femmes ardentes, dont la passion de vie permet de triompher de circonstances humiliantes. On y retrouve aussi cette complicité dans la cuisine, triomphant de la médiocrité de la nourriture carcérale par l'imagination d'un festin et affirmant que la sensualité et le désir sont partie prenante de tout combat, sorte de subversion de l'univers féminin traditionnel (voir le très beau paragraphe du milieu de la p. 51). Ce récit est également le plus ouvertement «féministe», quoique la conscience d'être une femme traverse l'ensemble des textes, mais elle est ici clairement énoncée.

La deuxième partie «Figures particulières d'aventures communes» a moins d'unité thématique que la première. Le premier texte fait allusion au *Quatuor d'Alexandrie* de Durrell. On y trouve une femme aux prises avec la tendance des hommes, et plus

particulièrement de l'homme qui dort à ses côtés, «d'extraire le verbe de la chair» (p. 70) et de devenir ainsi discoureur et doctrinaire. Ce thème fait un peu écho à l'incapacité de Papineau d'affronter le charivari dans le premier texte du recueil, à la veulerie du conservateur artistique dans le récit «L'idéaliste», et à la quête du dépaysement qui empêche le Croate de percevoir le bonheur qui est proche dans «Rencontre fugitive». «La mort de l'anthropologue» prend un peu le contrepied de ces héros masculins négatifs puisqu'il s'agit d'un homme intègre qui «édifiait sans cesse un monument de tendre reconnaissance à l'humanité, avec jubilation, dans l'abandon et la détente parce qu'il était dans sa nature de l'aimer comme de respirer» (p. 78). Quant à «L'attente de Sarah», sorte d'état d'âme de la mère de Spinoza à un moment de sa grossesse, elle pose la question de l'identité, par rapport à la judéité cette fois-ci. «L'arbre de Maria», qui clôt le livre, là encore met en scène une femme emprisonnée dont l'engagement politique procède non de la compassion mais de la volonté d'«ôter de sa vue ce qui l'empêchait ainsi de jouir du plaisir de vivre». Cette femme prend les moyens d'«affermir son consentement à elle-même». Peut-être est-ce là le message que veut nous livrer Ferretti.

Diane LAMOUREUX

Département de science politique,
Université Laval.